

Bourses d'étude.

(Symposium, Naples, 21-22/12/87)

Le thème qui nous est proposé devient passionnant si on l'envisage non pas comme phénomène de la scène actuelle, mais comme tendance actuelle vers une scène future. Si on prend, à son égard, un point de vue dynamique, prospectif. Il s'avère, alors, que nous nous trouvons, par rapport aux bourses, à un point comparable à celui où nous nous trouvions, il y a une génération, par rapport à la sécurité sociale. On peut extrapoler cette tendance vers un futur lointain, où tout membre de la société aurait le droit à sa bourse d'étude à vie. Une telle société, qui passe sa vie dans l'école, et dont les membres voyagent de centre à centre d'enseignement pour apprendre à programmer les automates qui nourrissent la société, n'est pas entièrement utopique. Au contraire: elle est le but de l'évolution post-industrielle dont nous sommes les témoins. D'un tel point de vue les bourses d'étude, telles qu'elle se présentent acutellement, ne seraient que des précurseurs, et les donataires des bourses seraient des modèles pour l'homme du futur. C'est ce point de vue que je me propose à assumer.

Les deux termes centraux de cette thématique sont l'école et l'étude. Or, le premier terme est grec, et il signifie "loisir", et le deuxième terme est latin, et il signifie "zèle". Il s'agit donc, chez les bourses d'étude, de remplir le loisir qui s'est ouvert avec l'automatisation, avec du zèle. Ce propos des bourses, (dont les donateurs, les mécènes comme ce sont les gouvernements, les fondations et d'autres institutions ne sont pas pleinement conscients), articule, en effet, un nouveau "ethos", opposé à celui qui a inspiré l'âge moderne. L'ethos moderne était celui de la production. Le loisir, l'école, n'était qu'un temps vide dont le propos était de préparer l'acteur, le producteur, à une production nouvelle, "schola fundamentum vitae". Le nouvel ethos, tel qu'il se manifeste partout, est celui de la consommation. Le loisir, le week-end, les vacances, la retraite, sont le but de toute production. Mais un tel loisir, rempli par la consommation, est vide de sens. Ce n'est que si et quand la consommation devient variationnelle, si et quand les culturemes consommés sont processés pour devenir autre chose, (c'est à dire: si et quand la consommation devient créatrice), que le loisir peut avoir un sens. Or, un tel loisir créatif est la définition-même de l'école. Il est donc en quelque sorte inscrit dans le nouvel ethos que c'est l'école qui sera, dans un futur prévisible, le but de toute production, le but de la vie: "vita fundamentum scholae". Le donataire de bourse, l'étudiant qui remplit le loisir avec le zèle créatif, est donc, de ce point de vue, la seule alternative au touriste et au retraité joueur de boules, (et, bien sûr, au chômeur).

Le nouvel ethos de la consommation est une renaissance de l'ethos des Anciens. (La véritable Renaissance, ce ne sont pas les hommes du quattrocento, ce sommes nous.) Pour les Grecs il était hors question que le but de toute économie et politique était celui d'ouvrir un espace pour la contemplation, la théorie, la recherche de la sagesse, (philosophia). Et pour les Juifs il était également certain que la seule utilité des jours de la semaine était celui de mener vers

le Sabbath, cette ouverture dans le fluxe du temps où le sacré se révèle. Or, cette éthique des Anciens c'est réalisée, plus ou moins parfaitement, pendant le Moyen-âge. Pour le dire d'une manière platonicienne: les philosophes, sous forme des moines, sont devenus rois. C'étaient les docteurs de l'Église, les moines dans l'école, qui donnaient le sens à la vie quotidienne de la société. Ces docteurs formaient des noeuds dans le tissu universel, (catholique), du savoir et de la sagesse, un tissu dont les fils traversaient toutes les frontières de la latinité, et les étudiants errants voyageaient au long de ces fils pour, assis aux pieds des docteurs, apprendre de leur sagesse et la processer avec zèle. En ce temps, comme actuellement, il s'agissait, pour les donataires de bourses, de participer, avec zèle et créativement, du loisir qui était le but de la vie.

Mais il y a des différences entre les écoliers errants médiévaux et les actuels donataires de bourses. Ce ne sont plus les serfs qui les nourrissent, mais c'est l'économie post-industrielle automatisée. Ils n'apprennent plus le savoir Divin, mais ils apprennent à programmer. Le réseau du savoir est devenu plus vaste et plus épais: ses fils ne traversent plus les frontières de la latinité seulement, mais toutes les frontières, et le réseau ne couvre plus seulement les arts libéraux, mais tous les arts. L'école est donc devenue plus catholique que ne l'était la médiévale. Mais la différence décisive est la suivante: les écoliers médiévaux étaient les porteurs d'un consensus quant au sens de la vie: le salut de l'âme; et les donateurs actuels des bourses sont censés d'élaborer précisément un nouveau consensus.

Les donataires actuels de bourses, même si ils ne detiennent pas encore des bourses à vie, sont donc censés d'habiter des régions limitrophes de l'utopie. Ils sont censés d'élaborer une alternative à la société de consommation actuelle, celle du loisir vide de sens, celle de la dite "culture des masses". C'est dans ce contexte qu'il faut, (il me semble), focaliser le problème des bourses. En opposant la culture de l'école à celle des masses.

La revolte actuelle des images électroniquement irradiées contre l'écriture alphabétique, (et par là contre les langues écrites), a eu, pour conséquence, l'affaiblissement des cultures dites "nationales". Une culture universelle est en train de s'établir. Elle est caractérisée par la redondance des informations qu'elle véhicule. C'est une culture dont les informations sont broyées en masses pour pouvoir être aisément communiquées. Moins une information est nouvelle, (plus elle est redondante), mieux peut elle être communiquée. La société du loisir consomme, plus ou moins passivement, cette masse de redondances. C'est le loisir vide de sens. Les étudiants sont engagés, avec zèle, en l'établissement d'une culture qui soit aussi universelle que ne l'est celle des masses, mais qui soit informative, qui véhicule du sens. Et qui puisse, en plus, absorber la culture des masses.

Or, pour le faire, les étudiants se heurtent contre des difficultés formidables. Ils ne peuvent pas avoir recours au code des images, (comme c'est le cas de la culture des masses), mais à des codes qui soient aussi universels que celui des images, mais qui soient capables à véhiculer des informations porteuses de sens. Les images sont, par leur structure, des symboles connotatifs: leur signification

est floue. Il faut donc élaborer des codes dont les symboles, (et les règles), soient dénotatifs. Il s'avère que de tels codes ne peuvent pas être universels. Toute région du savoir exige, (pour des raisons difficilement explicables), un code spécifique à elle. Même les régions topologiquement proches l'une à l'autre dans le réseau du savoir exigent des codes différents: la biologie génétique exige un code différent de celui exigé par la physique nucléaire, et la musique exige un code différent de celui des arts plastiques. C'est dire que toute région exige non seulement des symboles différents, mais aussi des règles différentes. Bien sûr: un peut construire des méta-codes qui permettent une communication formelle entre les différentes régions du savoir et du savoir-faire. Néanmoins, c'est un fait que la culture de l'école, quoi-qu'elle traverse les frontières de la culture nationale, est encore moins universelle que celle des nations. Il est plus facile de traduire d'une langue nationale dans une autre que de transcoder un code de l'école dans un autre. La raison en est que les codes de l'école sont plus dénotatifs que ne le sont les langues nationales. Voici un véritable paradoxe: tout en essayant d'établir une culture universelle, l'école morcèle la culture, et la ~~sienn~~ ne peut jamais devenir aussi universelle que ne l'est celle des masses.

Mais il y a un paradoxe encore plus violent: La culture que les étudiants sont en train d'établir se veut ouverte et accessible pour tous. Tous ceux qui détiennent une bourse, (en thèse: la société toute entière), peuvent y accéder. Et le savoir qu'elle véhicule se veut public et démocratique, (publiquement discutable). Il s'avère que les codes de cette culture ne peuvent être pénétrés qu'après une longue période d'initiation ardue. Qu'ils sont ésotériques. Tout code est entouré par un climat de secret, car pour le déchiffrer il faut posséder une clé. La culture des masses est devenue universelle parce que ses codes sont apparemment très faciles à déchiffrer, (il faut, pour le faire, avoir l'intelligence moyenne d'un enfant de huit ans). Mais chez les codes de l'école il s'avère que les apprendre équivaut déjà à avoir appris leur message, et les savoir manier équivaut déjà à savoir produire des informations nouvelles. Il s'avère que, chez ces codes, l'étude et l'école, le zèle et le loisir, sont bel et bien des synonymes. Or, si ces codes-là demandent une initiation aussi difficile, il n'est pas pensable que la masse y aie accès. La culture de l'école est condamnée à rester élitaire, et ne pourra jamais absorber celle des masses.

Si je vous propose la considération des problèmes du code, c'est parce que je pense que là se trouve toute la racine du problème des bourses. Je définie la bourse d'étude comme moyen pour permettre à une élite à accéder aux codes du savoir et du savoir-faire. C'est une définition radicale, et j'en tirerai maintenant quelques conséquences: Les donataires des bourses d'étude sont des gens qui se sont émancipés de la détermination économique et géographique, et qui sont entrés dans un espace existentiel nouveau, dans le loisir, dans l'école, où ils sont déterminés par des codes. Ils ont échangé une détermination dure, matérielle, naturelle, par une détermination molle, symbolique, artificielle. Ils ont échangé la hardware par la software. En cela, les donataires des bourses sont, en effet, des hommes d'un futur possible, et ils forment une société nouvelle avec une culture nouvelle.

Les caractéristiques de cette nouvelle société élitaires, telle qu'elle émerge des bourses d'étude actuelles, sont les suivantes: Il s'agit d'une société migratoire, non enracinée dans un lieu géographique quelconque, économiquement non-motivée, (soutenue par la société générale), et divisée par des codes en cercles ésotériques qui se communiquent avec une difficulté croissante. La motivation des membres de cette société est l'engagement dans un jeu combinatoire des codes pour que surgissent des informations toujours nouvelles. Ce jeu est un art pour l'art, c'est du pur loisir poursuivi avec zèle. Mais les informations ainsi produites peuvent être utilisées pour programmer les automates qui produisent les biens de consommation de la société en générale. Les membres de cette société habitent un lieu artificiel, un lieu où les conditions naturelles de l'homme sont symboliquement simulées, et les cercles auxquels ils appartiennent, (le cercle de la physique nucléaire, de la musique électronique, ou de la neurophysiologie, par exemple), se recouvrent mutuellement pour former des zones grises qui ont tendance à se cristalliser en nouveaux cercles. C'est là, possiblement, un modèle pour une société du futur.

Or, ce qui frappe quand on considère ce résultat des bourses d'étude, c'est qu'il ne corresponde pas au propos des mécènes qui financent les bourses. Ces donateurs sont, d'une façon générale, toujours des gens modernes qui adhèrent à une éthique de la production. Leur propos est de faire en sorte que les donataires des bourses rentrent au lieu géographique d'où ils sont partis, et qu'ils mettent à la disposition des donateurs les informations qu'ils ont acquises pendant leurs études, qu'ils fortifient la production dans ce lieu. Par exemple: que les donataires des bourses japonaises rentrent au Japon pour le fortifier dans sa lutte commerciale contre l'Occident. Une telle mentalité productrice, moderne, est étrangère aux donataires des bourses, qui ont appris, avec zèle, la vie dans le loisir. C'est pourquoi leur rentrée dans leur lieu d'origine déclenche une mutation dans la société d'origine, non voulue par les donateurs. Le Japon, (pour revenir à mon exemple), change de caractère grâce à la rentrée de ses donataires de bourses. Ce processus est encore plus violent quand il s'agit de sociétés dites sous-développées, comme c'est le cas de l'Afrique et de l'Amérique Latine. Dans ce cas, une société post-moderne est greffée sur une société en voie de modernisation. C'est pourquoi les donataires de bourses deviennent, dans la situation transitoire où nous sommes, des révolutionnaires, possiblement les seuls vrais révolutionnaires.

On peut, bien sûr, interpréter ce bouleversement provoqué par les donataires de bourses d'une manière optimiste. On peut dire qu'avec le développement des moyens nouveaux de communication tous les membres de la société seront dotés, avec le temps, de la compétence pour avoir accès à la société de l'école. Dans ce cas, la société des donataires des bourses remplacera, en effet, la société de consommation avec son loisir vide de sens. Dans ce cas, en effet, les informations nouvelles élaborées dans l'école au cours du jeu avec les codes donneront un sens à la vie de l'homme futur. Ce serait un "homo ludens" qui

5

s'engage, avec zèle, dans l'élaboration progressive du sens de la vie, un artiste de l'art de vivre. Un homme qui s'est émancipé du conditionnement naturel, (qui a relegué la lutte contre la résistance naturelle aux automates), et qui se dédie exclusivement au jeu symbolique. Un homme purement "mental", "spirituel", un étudiant perpétuel qui passe sa vie dans l'école. C'est en quelque sorte l'idée platonicienne, et aussi l'image de l'époque messianique.

Mais on peut avoir, aussi bien, une vision pessimiste. On peut envisager un futur où les masses passent leur vie dans un loisir vide de sens, (des chômeurs perpétuels) et qui sont soutenus par des automates programmés par l'élite qui possède des bourses d'étude. Ce serait une situation où la culture moderne, celle, qui repose sur la division du travail, donc sur la division en nations et classes, serait substituée par une culture à deux niveaux: l'un celui de la culture universelle des masses et celui d'une élite programmatrice, divisée en "spécialités", donc une élite de technocrates. Il y aurait, comme en Moyen-âge, une élite des lettrés, (de ceux qui savent manier les codes), et une masse d'illettrés.

A mon avis, c'est ainsi que le problème des bourses d'étude se pose, si l'on le projette vers le futur. Je voudrai donc résumer mon argument: le développement de l'automatisme et des moyens de communication affaiblit la structure de la société moderne. Sa division en nations, classes, (et même en familles), est en voie d'être dépassée. A la place de la société moderne, industrielle, (soit elle bourgeoise ou socialiste), se dresse, à présent, une société post-moderne, post-industrielle, qui passe sa vie dans le loisir de la consommation des redondances. Une société à retraite, une société des retraités. Pour s'opposer à une telle situation, des bourses d'étude sont mises à la disposition d'une élite, pour, à l'insu des donateurs, élaborer une culture alternative. Cette alternative se heurte contre des problèmes qui sont, pour le moment, périphériques, (comme c'est le problème de la codification), mais qui deviendront des problèmes centraux dans un futur prévisible. Et c'est cela que je voudrai proposer à la discussion.